

Benjamin Neimark. 2023. *Hottest of the Hotspots: The rise of eco-precarious conservation labor in Madagascar*. University of Arizona Press. ISBN: 9780816542383, Ebook ISBN: 9780816551965. US\$65/40.

Reviewed by Sheila Chebet Ronoh & Andry Randriamanantena. Email: ronohs@uni.coventry.ac.uk

Neimark's book is a thought-provoking investigation into how market-driven conservation disrupts the livelihoods of Madagascar's most vulnerable communities. Based on years of ethnographic research, it exposes how narratives of extinction and degradation have been misused to justify external interventions and exploit the island's exceptional biodiversity. He critiques this process for failing to deliver fair benefits to local communities, who play a vital role in species protection, preventing deforestation. A striking example is the Madagascar periwinkle (*Catharanthus roseus*, page 5), a plant whose properties have treated diseases like leukaemia, yet whose economic rewards have bypassed the communities from which it was taken. The exploitation extends beyond biodiversity species to the labor sustaining market conservation. Neimark critically examines how this operates under the guise of green, blue, and bio- economies. Green interventions, he argues, enable polluting industries to justify their activities through payments for ecosystem services, while bio and blue economies emphasize nature-based solutions, such as biofuels, marine carbon sequestration, and deep-sea mineral extraction, as replacements for fossil fuels. Introducing the concepts of eco-precarious and eco-proficient labor, the book highlights inequalities within conservation workforces, using a feminist political ecology lens to interrogate gendered and structural inequalities that limit equitable access to natural resources. The book questions market-based conservation approaches, as externally imposed and exploitative, and heavily reliant on the labor of local communities who are often excluded from decision-making and fair compensation.

In the first chapter, 'Never let an Ecological crisis go to waste', Neimark makes a case for rethinking the role that finance institutions play in degenerating nature. He calls on us to rethink financially infused representations of nature and affiliated terminologies such as "wetland banks,

Dans son ouvrage, Neimark examine comment les activités de conservation axées sur le marché perturbent les moyens de subsistance des communautés les plus vulnérables de Madagascar. S'appuyant sur des années de recherche ethnographique, il montre comment les récits d'extinction et de dégradation ont été utilisés à mauvais escient pour justifier une intervention extérieure et exploiter la biodiversité exceptionnelle de l'île. L'auteur reproche à cette approche de ne pas apporter de bénéfices équitables aux communautés locales, qui jouent un rôle essentiel dans la protection des espèces et la prévention de la déforestation. L'exemple de la pervenche de Madagascar (*Catharanthus roseus*, page 5), une plante dont les propriétés ont été utilisées pour traiter des maladies telles que la leucémie, en est un bon exemple: les bénéfices économiques ont échappé aux communautés auxquelles elle a été arrachée. L'exploitation ne se limite pas aux espèces de la biodiversité, mais s'étend également à la conservation du marché du travail. Neimark jette un regard critique sur le fonctionnement de ces économies vertes, bleues et biologiques. Il affirme que les interventions vertes permettent aux industries polluantes de justifier leurs activités par des paiements pour les services écosystémiques, tandis que les économies bleues et biologiques se concentrent sur des solutions basées sur la nature, telles que les biocarburants, la séquestration du carbone marin et l'extraction de minéraux en eaux profondes, pour remplacer les combustibles fossiles. À travers une perspective d'écologie politique féministe (feminist political ecology), Neimark examine les inégalités structurelles et de genre qui limitent l'accès équitable aux ressources naturelles. L'auteur remet en question les approches de conservation fondées sur le marché, qu'il considère comme imposées de l'extérieur et exploitative. Selon lui, ces approches dépendent fortement du travail des communautés locales, qui sont souvent exclues de la prise de décision et des compensations équitables.

Dans le premier chapitre intitulé « Never let an ecological crisis go to waste » (Ne jamais laisser une crise écologique se perdre), Neimark plaide en faveur d'une remise en question du rôle joué par les

natural capital, carbon credits, green bonds, natural assists and ecosystem services" (page 17). The challenges of reorganizing nature to accommodate capitalism's expansion have profound implications for vulnerable communities. This critique extends to disaster capitalism, where ecological crises are exploited to justify capital's expansion into new economic frontiers, including the green, bio-, and blue economies, often through pro-corporate measures.

In the second chapter, Neimark provides a compelling analysis of how commodity production has historically served as a tool of social control, embedding hidden violence and exploitative labor practices. He offers a detailed examination of Madagascar's resource governance, tracing its evolution across precolonial, colonial, and postcolonial periods (pages 28–39). Neimark argues that as conservation shifted toward market-driven approaches, Madagascar's natural resources were increasingly leveraged for agribusiness and foreign investments, often at the expense of customary land ownership. This transition, he contends, perpetuates inequalities, with local communities remaining alienated from the global programs that their labor sustains. Unpacking these historical and structural dynamics, Neimark highlights the injustices of Madagascar's resource governance and situates it within broader debates about exploitative market-based conservation.

In Chapter 3, Neimark critiques the exploitation of local eco-precarious and eco-profician laborers within bioprospecting. Eco-precarious workers, often underpaid, guide conservationists, share traditional knowledge, and carry tools, with their labor framed as local participation. On the other hand, local Malagasy researchers—whom he describes as eco-proficians in this context—face systemic neglect, struggling with chronic underfunding, inadequate equipment, and a lack of government support (page 74). Despite their contributions, both groups remain excluded from meaningful participation and fair benefits in global conservation framework. The book also critiques the corporate patenting of life forms, a process that dismisses traditional knowledge and reinforces structural inequalities. While community reactions to bioprospecting vary, many highlight the absence of tangible outcomes, such as new drugs, despite extensive resource extraction. Neimark

institutions financières dans la dégradation de la nature. Il nous invite à repenser les représentations financières de la nature et les terminologies qui y sont associées, telles que « les banques de zones humides, le capital naturel, les crédits carbone, les obligations vertes, les aides naturelles et les services écosystémiques » (page 17). Les défis liés à la réorganisation de la nature pour répondre à l'expansion capitaliste ont de profondes implications pour les communautés vulnérables. Cette critique s'étend également au capitalisme du désastre, où les crises écologiques sont exploitées pour justifier l'expansion du capital vers de nouvelles frontières économiques, y compris les économies vertes, biologiques et bleues, souvent par le biais de mesures favorables aux entreprises.

Dans le deuxième chapitre, Neimark souligne les injustices de la gouvernance des ressources de Madagascar et les situe dans des débats plus larges sur la conservation axée sur l'exploitation du marché. Il retrace la gouvernance des ressources de Madagascar à travers les périodes précoloniale, coloniale et postcoloniale (pages 28 à 39), et soutient que lorsque la conservation est devenue axée sur le marché, les ressources de Madagascar ont été de plus en plus exploitées pour l'agro-industrie et les investissements étrangers, ce qui a sapé la propriété foncière coutumière et déconnecté les communautés locales des programmes globaux rendus possibles par leur travail.

Dans le chapitre 3, Neimark critique l'exploitation des travailleurs locaux dans le cadre de la bio-prospection, en se concentrant particulièrement sur les travailleurs éco-précaires. Ces derniers, bien que souvent sous-payés et marginalisés, guident les défenseurs de l'environnement, partagent les connaissances traditionnelles et fournissent des outils. Bien que leur travail soit considéré comme une « participation locale », ils restent exclus de tout bénéfice significatif. Neimark évoque également les « éco-proficiens », à savoir des chercheurs locaux malgaches qui, malgré leur expertise technique, sont confrontés à une négligence systémique due à un sous-financement chronique, à un équipement inadéquat et à un manque de soutien de la part du gouvernement (page 74). Ces deux groupes contribuent de manière significative aux efforts de conservation, mais ils sont marginalisés dans le cadre de la conservation mondiale. Le brevetage des formes de vie par les entreprises, un sujet clé de la bio-prospection, marginalise encore davantage ceux qui possèdent les connaissances traditionnelles, rejetant ainsi leurs contributions tout en renforçant les inégalités

argues that the primary beneficiaries are political elites and a handful of local gatekeepers, leaving laborers to bear the brunt of an inequitable system.

Hottest of the Hotspots goes on to critique carbon offsetting schemes and the trade-offs they entail, framing them as colonial-style conservation in chapter 4. Similar to examples from other research in East Africa (Ronoh, 2026), Neimark highlights how communities in the Global South are often displaced for environmental protection, while polluting companies are allowed to "repair" nature elsewhere. The Ambatovy nickel and cobalt mine is celebrated as a green economy model, despite driving environmental degradation (page 84), as are other green economy initiatives which claim to "protect" nature through offsetting while simultaneously exploiting it. Further, the benefits from these conservation efforts and green growth initiatives are unevenly shared and largely unaccounted for. The book emphasizes the lack of global metrics to objectively measure biodiversity loss, noting the challenges of reconstructing offset sites. Displaced families often receive inadequate compensation, and land productivity frequently declines. While emphasizing the difficulty of commodifying Madagascar's diverse ecosystems, he also calls for recognition of Malagasy residents' active participation in conservation efforts.

In chapter 5, Neimark challenges the sustainability of blue carbon ocean and coastal initiatives, now promoted as a solution to reduce global emissions. He critiques the industrialization of nature as a climate strategy, where capital seeks new frontiers to exploit. The expansion of these projects deepens existing inequalities amongst the world's most vulnerable communities. There are conflicting emotions within affected communities: some have lost their livelihoods as a result, while others, despite the negative consequences, are eager for the projects to continue due to benefits personally gained (page 137-138). Here, we feel, Neimark could perhaps have gone further in investigating the challenges of this new intervention area, set for massive expansion in the offsetting arena.

The book concludes by highlighting the dangers of market-based conservation for vulnerable communities and the unsustainability of commodifying nature through what the author terms the "aggressive use-it-or-lose-it strategy" (p. 142). He calls for a re-examination of the hidden labor that

structurelles. Les réactions des communautés à la bio-prospection soulignent souvent l'absence d'avantages tangibles, tels que le développement de nouveaux médicaments, malgré l'exploitation massive des ressources naturelles sur leurs terres. Neimark affirme que les principaux bénéficiaires de ce système sont les élites politiques et les gardiens locaux, tandis que les travailleurs éco-précaires, en particulier ceux qui possèdent des connaissances traditionnelles, portent le plus lourd fardeau. Ils supportent les impacts négatifs d'un système inéquitable qui tire profit de leur travail.

S'appuyant sur son analyse précédente, Neimark s'attaque aux programmes de compensation des émissions de carbone dans le chapitre 4, en les présentant comme une version moderne de la conservation coloniale. Il souligne que les communautés du Sud, comme celles touchées par la mine de nickel et de cobalt d'Ambatovy à Madagascar, sont souvent déplacées pour protéger l'environnement, tandis que les entreprises polluantes sont autorisées à « réparer » la nature ailleurs. La mine d'Ambatovy, présentée comme un modèle d'économie verte, contribue à une dégradation significative de l'environnement (page 84), malgré les affirmations que la nature sera protégée par des activités de compensation. Neimark affirme également que les bénéfices de ces initiatives d'économie verte sont inégalement répartis, les familles déplacées reçoivent des compensations insuffisantes et la productivité des terres diminue souvent. En outre, l'absence d'indicateurs mondiaux permettant de mesurer objectivement la perte de biodiversité rend difficile l'évaluation de l'impact réel de ces programmes. Le chapitre appelle à une plus grande reconnaissance du rôle actif joué par les communautés malgaches dans les efforts de conservation, soulignant que leur participation est souvent négligée au profit de modèles de conservation axés sur le marché.

Dans le chapitre 5, Neimark remet en question la durabilité des initiatives relatives au carbone bleu océanique et côtier, actuellement présentées comme une solution pour réduire les émissions mondiales. Il examine cette pratique comme la dernière frontière de l'industrialisation de la nature. Neimark s'interroge sur l'augmentation de sa promotion en tant que solution durable aux émissions mondiales, et montre comment de tels projets aggravent souvent les inégalités existantes au sein des communautés vulnérables. Alors que certains groupes affectés ont perdu l'accès à leurs moyens de subsistance traditionnels, d'autres voient des avantages tangibles et restent investis dans la poursuite des projets, créant ainsi un mélange

sustain and make nature legible for markets. Extending the industrialization of nature will ultimately lead us to a point where there is "nowhere left to search, nowhere left to dig, and no way left to invest our way out" (p. 145). Despite this, Neimark breathes optimism into alternative approaches, advocating for convivial conservation, which seeks a transformative, non-market-based approach to conservation. There is hope embodied in community-led conservation efforts from biodiversity hotspots in the global South, which reflect the Ubuntu spirit of collective care that prioritizes community over individual interests. He also reports on the growing leadership of Malagasy scientists, particularly women, in conservation NGOs. These individuals are emerging as skilled, home-grown experts, reshaping conservation to restore both the environment and the social fabric of communities. While this trend is compellingly presented and supported by his interviews, the argument would be stronger with the inclusion of real figures or references. There is room for further research to substantiate the hypothesis and provide a more comprehensive understanding of this transformative shift. Overall, Neimark's work offers a sharp critique of the intersection between conservation, capitalism, and justice. By shedding light on the exploitative dynamics of current practices, he highlights the urgent need for change while showcasing alternative approaches emerging in places like Madagascar. His analysis not only challenges the status quo, but also encourages readers to consider how conservation can be reimagined in a way that supports both environmental sustainability and social justice.

References

- Ronoh, S. (2026). Ubuntu and African social movements: Local and international coalitions for environmental and climate justice in Uganda. In K. McQuaid, N. J. W. Crawford, A. Mare & S. Nanduddu (Eds.). *Climate justice in action: Activism and adaptation in Eastern Africa*. Bristol University Press.

complexe de réponses (p. 137-138). Ces résultats contradictoires mettent en évidence un fil conducteur récurrent dans la critique de Neimark: l'idée que les approches capitalistes de l'atténuation du changement climatique sont mal équipées pour produire un changement équitable. Les lecteurs intéressés par les politiques de financement du climat et les systèmes de compensation trouveront ce chapitre particulièrement pertinent, même si nous pensons que Neimark aurait peut-être pu approfondir l'étude des défis posés par ce nouveau domaine d'intervention, promis à se développer massivement dans le domaine de la compensation.

Le livre se termine par un retour à sa préoccupation centrale: les dangers de la conservation basée sur le marché pour les communautés vulnérables et les conséquences plus larges de la marchandisation de la nature. Neimark met en garde contre ce qu'il appelle la « stratégie agressive de l'utilisation ou de la perte » (p. 142), un état d'esprit qui réduit les écosystèmes à des actifs et justifie leur exploitation sous la bannière de la durabilité. Cette conclusion rejoue les critiques développées dans les chapitres précédents, en particulier la façon dont les programmes de conservation et de lutte contre le changement climatique présentent souvent l'extraction comme une innovation. Neimark appelle ainsi à un examen plus approfondi du travail souvent invisible qui rend la nature utilisable et rentable en premier lieu. Il prévient que nous pourrions arriver à un point où il n'y aurait « plus nulle part où chercher, plus nulle part où creuser, et plus aucun moyen d'investir pour s'en sortir » (p. 145). Mais le livre ne se termine pas dans le désespoir... Au-delà de la critique, Neimark présente la conservation conviviale comme une alternative porteuse d'espoir, qui rejette les logiques de privatisation basées sur le marché et s'inspire plutôt de l'esprit Ubuntu de la communauté et de l'attention collective. Il met également en lumière le leadership croissant des scientifiques malgaches, en particulier des femmes, au sein des ONG de conservation. Ces personnes se révèlent être des experts compétents et locaux, qui réorganisent la conservation pour restaurer à la fois l'environnement et le tissu social des communautés. Bien que cette tendance soit présentée de manière convaincante et étayée par ses entretiens, des recherches supplémentaires sont nécessaires pour étayer l'hypothèse et fournir un aperçu plus précis de la situation.

References

- Ronoh, S. (2026). Ubuntu and African social movements: Local and international coalitions for environmental and climate justice in Uganda. In K. McQuaid, N. J. W. Crawford, A. Mare & S. Nandudu (Eds.). *Climate justice in action: Activism and adaptation in Eastern Africa*. Bristol University Press.

Sheila Chebet Ronoh is a PhD student in Politics and International Development at Coventry University, UK.
Andry Randriamanantena is a PhD student at the University of Antananarivo, Madagascar.